"Mythologiques" – au pluriel, car ces voix, à la fois innovées et familières, qui circulent dans le travail du poème chez Antoine Raybaud, traversent les âges et les sédiments culturels pour frapper au plus profond de l'émotion poétique. Travail d'invention, mais aussi, travail tout en reflets et en échos, où se superposent des couches de mémoires textuelles, visuelles, musicales. Il y a Orphée et Eurydice, tels qu'ils apparaissent sur la toile de Poussin, mais aussi Monteverdi, Bataille, Hallâj, Verlaine, Sohrawardi, la tombe d'Amonherkhepeshef et le trône de Toutankhamon et de sa reine, Watteau. L'ombre mythique constitue la condition de possibilité du voir, entre présence et absence, et ce qui ressort, c'est surtout la voix, l'adresse intime à l'autre (perdu/perdue)

Dans la condensation de la parole tissée, ce qui se joue c'est aussi la tentative d'un haï-ku *en langue française, le questionnement, le tâtonnement vers le dialogue dans toute sa douceur et sa violence, l'expérience, partagée ou à peine suggérée, filtrée par la conscience, en quête de parole et de sens.*

Ronnie Scharfman

ANTOINE RAYBAUD
Mythologiques
Paysage avec Orphée et Eurydice

I. Retour à Eurydice

1.

Dans ce tournoi d'ombres
sur la lice, pour l'ultime
duel d'aube et d'ombre,

Eurydice, elle, à
peine vue? évadée de
la nuit, toi, si lège

cette ombre happée
qui me glisse des mains, cette
fumerolle d'ombre?

Dénoue ce mutisme,
affronte, accueille ou fourvoie,
mes menées d'aveugle,

Desserre les lèvres,
réponds, enfreins l'interdit
ose, sors au jour!

où ta voix, où? (son
cri au sourire inflexible,
pschent de la méduse)

– Je veux être reine
glorieuse au jardin des palmes,
suivie d'ombres seule!

Ce que j'aime de
la mort, c'est que continue
la métamorphose,

ce n'est pas l'ombre
qui me retient, ni les ombres,
elles sont dans moi, –

sitôt née, du prime
soleil sur la peau, les yeux,
j'ai su tirer l'ombre,

puis des voix, des gestes,
des odeurs, des vues, des pas
faire ombres de l'ombre,

puis les cris, les liesses
les étreintes, les terreurs,
les sommeils, les fuites:

toujours plus d'éclat
de jeux, de spasmes, d'éclairs
pour toujours plus d'ombre!

c'était si facile,
le jour désarmé à la
nuit qui le défait,

or d'accommoder
les yeux dans le noir, la peur
m'a prise, et défaite,

je n'ai ni la force
du scarabée ni la
patience de l'eau,

pars, n'aie crainte, tu
reconnaîtras une ancienne
séparation, tu

revois la noyée
dans l'auto au fond du fleuve,
tombé avec elle

à l'amnios de nuit
nilotique où tu t'évades
et sors au jour, elle

dès avant partie
seule vers les ombres, ombre
à peine le temps

de laisser là sa
dépouille caoutchouteuse
au masque de *pschent*

(à l'aube équinoxe
fleurie d'orties noires une
guerre des solstices)

2.

Derrière toi tu
sens se raidir l'ombre que
tu tiens par la main

sur la voie où tu
fais seul de l'ombre et sous tes
pas rouler des pierres,

seul fomentes ce
vacarme d'envol de cailles
clouées de silence

comme ombres moniales
fossiles du vide pris
à l'essaim des capes

figées dans la roche,
l'indécision se prolonge
entre craie et cri,

cette scène au mur,
rayère entre ton éclat
et ma nuit, d'où je

m'avance – *Nephtys*
en lieu de chouette clouée
au bois du vantail,

de profil, les bras
tendus, seins aigus de face
et ce pot d'onguent

dans une main, l'autre
à ta nuque qui résiste,
tu es vivant, trop,

j'aime une épaule
d'homme dure sous ma main,
ce souffle de peau,

j'aime son odeur,
mais n'ose poser la main
gauche sur ton ventre,

la droite tournant
tout ton visage vers un
baiser, ou regard,

et ne cesserai
de fuir et de te héler
t'attirant vers le

vide comme seul
espace pour la croisée
des mille rencontres,

homme d'agonie
expulsé de ce qui s'est
dérobé, aveugle

dans l'entre-deux noir,
qui tâtonnes sans trouver
la porte de ta mort,

sur mes pas, n'aie crainte,
tu reconnaîtras l'ancienne
disparition, tu

retrouveras que
ce qui t'a manqué, tu l'es
devenu, la perte

t'a fait naître, tu
sauras remercier du *non*
ouvert, non, offert,

des aubes de signes
à l'horizon du perdu,
ce fil d'une lame

à suivre du doigt,
l'arête de mon profil,
(– et mes seins de face,

non, tu ne veux que
sortir au jour, tu n'as pas
la patience du jour)

II. Retour d'Eurydice

1.

Mes ombres gardiennes,
je les connais plus que nous
l'un l'autre, c'est, de

tout le bric-à-brac
avec moi dans le cercueil
et jonchant ma tombe,

cette ombre portée
allongée de crépuscule
autour de la barque,

autant de guetteurs
accourus l'un après l'autre
qui sont restés, des

enfants à chacun
de leurs gestes et de leurs
âges, de leurs voix

et de leurs goûts à
ma bouche comme aux muqueuses
de mon ventre, ou à

mes seins, tout miens et
ma vie comme forme mienne
intégrale: morte,

moi? ombre? veillée
par les ombres, non, lumière:
comment la lumière

supprimerait-elle
son propre rayonnement
et son propre éclat?

Remonter au jour
dans l'éclat qui blesse et le
vis-à-vis qui tue,

pour exhiber des
dehors, des armes, du sang
ou des carapaces,

c'est à quoi je voue
ma vraie dépouille que j'ai
mise entre tes bras

agitée de vieux tics,
vrai simulacre, ma feinte,
pas mon ombre, son

ombre inverse, vive
lumière d'étoile morte,
trace d'un phosphène,

elle te tuera,
ou toi elle, joute d'ombres
sans prix, sans cadavre,

toi, venu du jour,
qui es-tu, que l'insomniaque
de ta nuit trahi

par ton ombre? as-tu
dis « tournoi »? Non, tu tournoies
au colin-maillard

du jeu perdu que
tu crois que je te rendrai
et tu me tuerais

quand j'apparaîtrais
comme leurre et morte, c'est-
à-dire vraie, dans

ce rôle de proie
de faux-fuyants, que j'ai fui –
toi sur l'autre rive,

« pour toi, cries-tu, pour
voir l'ombre que tu devins,
j'ai passé les ombres » –

clair de lune ou flamme
d'une bougie morte, adieu,
je retourne aux ombres

2.

Passeur d'ombres, piètre
sourcier d'âmes, éclaireur
brutal des voies noires,

qui charries parmi
les ombres le trouble de
ton ombre autre, comme

éclat de voix aux
arches d'un cloître de buis
où bruit la fontaine

avec, au printemps,
les odeurs de violettes
ou de giroflée,

comme tu disais
de ma bouche, et d'autres, chaudes,
musquées, plus secrètes

que tu buvais, que
j'ignore, je n'en connais
que la brûlure, une

faim de toi sans nom,
ma détresse, et, lancée à
ma poursuite, toi,

ombre paonnée
où si longtemps déjà j'ai
vécu engloutie,

déshabillée, trouée
de trop d'yeux, éperdue
et perdue à corps

perdu, tu me hèles,
et j'entends à peine, avec
peine aussi, de loin

« réhapper ta voix
à la voix des anges, ta
voix inattendue

à la déchirure
de la voix derrière les
larmes ou le cri,

ta voix propre, l'autre
plus loin que l'exil – ou… »
disais-tu, n'es-tu que

cette solitude
incurable, souvenir
d'un miracle? mais

son extinction, la
lumière la peut-elle, a-
néantir le feu,

le feu le peut-il,
sécher sa source, la source
s'y hausserait-elle,

tuer son amour,
l'amour a-t-il cette force
en lui de pouvoir

non pas tuer mais
inexister? La lumière,
sais-tu, suce l'ombre,

son recel, la voix
le silence, sa source et
l'eau de son sommeil, comme

la bouche d'herbe un
corps qui comble, la caverne
le caverneux, l'œil

la paupière, la
langue la bouche d'une autre
langue, le cri, l'autre

cri, la nuit l'éclat
de l'aube en elle scellée
qui se débat d'elle

III. Fête galante

Ombre double sur
le fond de nuit, ombre blanche
sur le noir du vert,

noire derrière elle
avec cette traîne de
silhouette à bonds

et affûts et sauts
et aplatissements brusques
sur nuit moins obscure,

en découpe noire
soudaine à même l'éclat
de pénombre sur

le mur ou le seuil
aux branches de l'espalier
ou la vitre, blanche

garde souterraine
d'une flamme au fond d'un puits,
un pays de Shu

veilleur d'un soleil,
ce feu d'une nuit d'éclats
qui se baigne nue

au recel de l'heure
fugueuse à sa liesse d'aube
indue comme la

clarté même de
la nuit recelée en elle
à son échappée

belle de la belle
nue sous son manteau frais d'herbe,
de fougère et d'eaux

libres, – « absente »
disais-tu, je ne faisais
que m'enfuir, noire et

blanche, comme la
nuit, noire dans la blancheur
des draps défaits, blanche

sur la vitre noire
que franchissait mon reflet
sans que m'apparaisse

que tu restais de
l'autre côté, lourd et lège,
ce que j'ai appris

dans ces fuites, je
ne sais pas, je revenais
nue sous ce manteau

d'herbe, je rentrais
herbe et eau, odeur tenace
d'ailleurs, et du fond

de nuit séparée
où je te sentais comme une
pierre lourde et froide

et dedans comme une
grise géode orbe et pleine
de nuit sans cristaux,

sans cette ouverture
au-dedans que je sentais
m'illuminer toute

jusqu'au fond de cette
écale granuleuse et
rogue où j'étais entre

tes bras, lourde aussi
– n'étais-tu donc pas cette ombre
qui me doublait là –

bas dans la pénombre
et ici pour m'entraîner
dans l'ombre du lit?

2.
– Au fond des jardins
parmi déguisements et
durs faciès des masques

à la girandole
des larmes crevant le fard,
tu me vois dans le

flou colin-maillard
de ces défroques tournantes
comme les fenêtres

d'un peintre de feux
cruels, jeux et yeux d'éclats
du jour prismatique

de lumière dés-
orbitée, éméchée, je
te prie, agrée l'of-

frande de mes mains,
adoration, oblation,
crucifixion en

rose d'un christ qui
rit sans filiation ni de
dieu ni d'homme ni

d'esprit ni de femme
mais du seul alcool de ma
flamme d'oraison:

« ivre, j'ai pris la
mer et ma barque se brise,
frères, tuez-moi,

frères, achevez-
moi, lapidez-moi, étran-
glez-moi, que je rie,

clown comblé de ma
dislocation, cruci-
fiction, la pis d'action,

dégorgez sur moi
votre faim de lâcheté
et de meurtre, votre

âcre rire de
fornicateurs de putains
et d'éphèbes sales,

de tueurs sournois
de plage et de rendez-vous
de terrain vague, et

décapitez-moi »,
roulez mon chef dans la merde,
et jetez-le aux

décharges et fosses
à purin, pas dans la terre
ou l'ombre des bois,

pas dans la pierraille
au milieu des bris de cruches,
ni parmi le sable

ni dans la chaux ni
dans le feu, ni dans des mains
pieuses ou aimantes,

et moi, laissez-moi
tournoyer, voleter, pa-
pillon à défroque

de vomi et de
glaires sur le strass et le
satin, une voix

éraillée des larmes
aux gueulis et dégueulis
de la prière à

la silhouette de
clarté aux seins d'organdi
tremblant, un reflet

pour la main qui tremble,
(et l'œil qui tourne avec la voix,
l'autre, pas la mienne)

Antoine Raybaud

Antoine Raybaud est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Murs*, poème, éd. Noël Blandin, 1993; *Retour du Paraclet*, roman, aux éd. du Rocher, 2003; sa poésie a été publiée dans la revue *Poésie*.
Il est aussi l'auteur de deux essais, *Fabrique d'* « Illuminations », éd. du Seuil, 1989, et *Le Besoin littéraire*, éd. du Rocher, 2000, et de trois éditions/traductions en collaboration: Henri-Pierre Roché, *Carnets 1920-1921, les années Jules et Jim*, éd. André Dimanche, 1990; Helen Hessel, *Journal, lettres à H-P. Roché. 1920-1921, les années Jules et Jim*, éd. André Dimanche, 1991; Ulrich von Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944) L'insurrection de la conscience*, éd. Belin, 1996, ainsi que de nombreux articles sur la poésie et la littérature contemporaines du Maghreb et des Antilles. En préparation: *Stimmen*, poème.